

Saint-Nazaire après la reconstruction : la volte-face

Si Nantes vécut douloureusement la seconde guerre mondiale et ses bombardements, la ville n'en conservait pas moins encore un visage au sortir de la Guerre. Michel Roux-Spitz, architecte en chef de la reconstruction, y opta pour un modernisme tempéré dans le quartier du Marchix ou pour la cité des Hauts-Pavés, empreint de classicisme rue du Calvaire avec sa chaussée élargie, façades en pierre blanche et fenêtres à guillotine, régionaliste au Grand-Clos, ou même à l'identique place Royale. À Saint-Nazaire en revanche, c'est la table rase. Noël Lemaesquier¹, nommé architecte en chef de la reconstruction à la Libération (et architecte-conseil de la ville jusqu'en 1978, tout de même, âgé alors de 75 ans), en profite pour inverser l'orientation générale d'une ville auparavant tournée vers son port. Et stabilité politique aidant, tous les projets que la ville a développés ces dernières années, depuis l'adoption du projet global de développement en 1989, peuvent se lire à l'aune d'une volonté patiente, lente mais obstinée de réimplanter la ville sur ses fondamentaux maritimes.

Un sombre diagnostic

Le diagnostic dressé en 1982, à l'occasion du passage officiel² de témoin à la mairie entre Étienne Caux et Joël-Guy Batteux, était pourtant

¹ L'architecte (1903-1982), qui reprend en 1945 l'agence de son père, Charles Lemaesquier, architecte et patron d'atelier de renom à l'école des Beaux-Arts, est premier Second Grand Prix de Rome en 1930, membre de l'Institut de France en 1945. Il poursuit dans le sillage de son père une carrière d'enseignant à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, avant de devenir en 1954 architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux. Lemaesquier a signé en France comme à l'étranger des programmes variés (universités, hôpitaux, bureaux, immeubles résidentiels), au nombre desquels on peut citer, à Paris, le bâtiment du Journal officiel, ou le siège social des Assurances de France.

² Joël-Guy Batteux, premier adjoint, adjoint à l'urbanisme, de 1977 à 1983, exerça l'intérim en 1982 d'Étienne Caux, maire depuis 1969 et tombé gravement malade, avant d'être lui-même élu maire aux élections municipales de 1983.

peu encourageant : absence de centre-ville et départ des commerces vers la périphérie et les communes voisines, espaces publics peu valorisés, front de mer ignoré. Une ville qui a tourné le dos à son port. Une ville qui donnait l'impression qu'elle n'avait pas besoin d'être belle dès lors qu'elle fonctionnait. Comme un lointain héritage d'abord détourné puis perverti. Bref, à reprendre depuis le début ! Et c'est un peu ce qui s'est produit depuis vingt ans, depuis le Centre République de Claude Vasconi (1988-1991) qui a revitalisé le centre-ville en scandant en son milieu l'impressionnant axe (pour aller vite «néo-stalinien») de l'avenue de la République, jusqu'au Ruban bleu (qui bien entendu rappelle les grandes heures des paquebots d'avant-guerre), ensemble de commerces et galeries marchandes conçu par Bernard Reichen (2008), pour relier le plateau piétonnier du Centre République à la base sous-marine et au port, en passant par le front de mer réhabilité à l'automne 2006, et soudain redécouvert comme un lieu de promenade dominicale. Il suffit parfois de peu, un mur de pierres maçonnées que l'on a d'abord hésité à détruire, son remplacement par un garde-corps en acier soutenu par quelques filins et, tout à coup, c'est l'estuaire qui s'ouvre. Conçu en trois mois par l'agence nantaise de Thomas Bonnier, Topos, pour 123 000 euros TTC, honoraires compris, un astucieux kiosque métallique de 20 m² dédié à la restauration rapide et posé en double le long de la promenade désormais gazonnée, juste en face de ses cousines les cabanes de pêcheurs, et le tour est joué !

Avoir pignon sur rue

A ses débuts volontiers «instinctif», selon ses propres dires, le nouveau et jeune maire est «formé aux questions architecturales et urbaines par un ancien directeur des services de la Ville de Saint-Nazaire qui était architecte de formation» et qui lui a «pour ainsi dire transmis le virus»³. Puis la doctrine s'affirme au fil des ans, se solidifie même : d'abord rédiger un cahier des charges précis, soigneusement dissocier fonction et enveloppe tout en conservant la possibilité de «lire la fonction d'un édifice depuis l'extérieur», avec en passant ce raccourci de la «belle chaussure» qui «donne d'abord le sentiment d'un confort intérieur», et puis bien entendu la question de la ville, «l'autre volet fondamental». A l'époque, «on disait volontiers Saint-Nazaire, mais jamais la-ville-de-Saint-Nazaire ; ici, la ville n'était pas considérée en tant que telle». Et pourtant, si la ville est bien le lieu de la rencontre, de l'agora au marché en passant par le champ de foire, elle est «d'abord un lieu de représentation, de toutes les

³ Cette contribution s'appuie sur un entretien que nous a accordé Joël-Guy Bateaux en novembre 2004.

représentations et même le lieu de la représentation de la ville, pour elle-même». Et Joël Batteux de rappeler «cette vieille expression : les bourgeois ont pignon sur rue». Pignon sur rue ? Donc représentés, «sachant que le défaut de représentation est probablement ce qui touche le plus cruellement certaines catégories de la population». D'où la pleine et entière légitimité à «voir les grands corps constitués s'évertuer à ériger de grands bâtiments repérables à l'échelle d'une ville, de la cathédrale à la préfecture en passant par la caserne». Il revient alors à l'architecte mais aussi à l'urbaniste, «puisque l'on ne modifie pas une ville simplement par des «coups» architecturaux», d'aider la ville à «travailler sa représentation».

Se représenter après la reconstruction

De là se dessine une série de questions :

- Dans quelle mesure la ville de la Reconstruction représentait-elle un moment de l'histoire et de la vie quotidienne de la population nazairienne ? Et surtout quelles étaient les caractéristiques précises que cette image de la ville reconstruite revêtait dans les consciences ?
- En quoi le nouveau quartier issu des deux phases du projet Ville-Port (1995-2005) ainsi que, ne l'oublions pas, la vaste ville étalée qui désormais entoure Saint-Nazaire représentent-ils à leur tour les 30 années d'évolution de cette population et de ses représentations une fois la Reconstruction achevée ? Automobile, hédonisme, loisirs, individualisme, place des «seniors», revenus du tourisme et de la villégiature...

Peut-être un début de réponse déjà : le 22 avril 2007, à l'occasion de l'ouverture du *Life*, *Le Monde* du même jour titrait, en reprenant les mots du maire, «Le port «pourri» de Saint-Nazaire devient «quartier phare»». L'inauguration de l'impressionnante Alvéole 14 (la première en venant de la mer) aménagée par Finn Geipel et Giulia Andi et qui abrite au cœur de l'ancienne Base sous-marine le *VIP* [salle de concerts «musiques actuelles»] et le *Life* [Lieu des formes émergentes] a en effet marqué la relance du projet Ville-Port et signé l'un des épisodes, très heureux pour le coup, du feuilleton à rebondissements qu'entretient donc la ville avec son port depuis plus d'une vingtaine d'années. Dans le sillon de l'urbaniste catalan Sola Moralès, Geipel a travaillé l'essence (du lieu) plutôt que pensé le geste (architectural). L'ensemble est somptueux : écriture sobre et minimale, juste un plancher de béton recouvrant un bassin encore en eau, des bacs et des poutres acier pour le faux plafond et le gril technique, un pont roulant pour la scénographie, une porte métallique monumentale en accordéon qui s'ouvre sur le bassin portuaire, une rue intérieure reconstituée et éclairée par une forêt de tiges d'aluminium terminées par des

diodes blanches, et puis juste une coupole posée sur le toit. Retour symbolique des choses, ce dôme géodésique a très longtemps abrité un radar, sur l'aéroport berlinois de Tempelhof... *Le Life*, c'est en quelque sorte une «infra-architecture» pour répondre à la massivité de l'infrastructure et révéler les qualités cryptiques du lieu.

Patrimoine paradoxal

Surtout ne pas se décourager en chemin... C'est pourtant bien ce qui faillit arriver à Saint-Nazaire au milieu des années 1980, lorsque la toute jeune – à l'époque – équipe municipale échoua un peu piteusement à ranimer la rue de la Paix en essayant d'y faire descendre l'art contemporain pour remonter le temps et retrouver cette liaison entre la ville et le port, serpent de mer nazairien. Mais il faut dire d'abord combien fut difficile cette décennie 1980 pour Saint-Nazaire, mais aussi pour Brest, Lorient ou Le Havre, ces ports maritimes qui ont subi de plein fouet la crise de leurs activités traditionnelles et le vieillissement prématuré de leurs centres villes reconstruits. C'est là d'ailleurs que l'on a probablement le mieux mesuré toute l'influence d'élus municipaux passionnés par leur ville et son architecture. Au-delà des étiquettes politiques, l'action d'abord du club, puis de l'association internationale des villes reconstruites⁴ a d'ailleurs joué un rôle majeur au cours de ces années-là, permettant de partager expériences et projets autour notamment de cette question cruciale : comment la communication d'une municipalité peut-elle marcher sur ses deux jambes, patrimoine et projet, lorsque la première a été la source des destructions ? Un patrimoine décidément bien paradoxal.

Prescrire le symptôme ?

Il n'aurait donc resté dès lors qu'à «prescrire le symptôme» ? Comment faire sinon avec ce patrimoine qui agit un peu à la manière d'une injonction paradoxale : *je vous ordonne d'être libre !* Si vous vous «libérez», vous m'obéissez... On n'en sort pas. Alors, prescrire le symptôme, et monter sur la table plutôt que renverser la table ? Monter sur le toit de la base sous-marine. La Base, présence entêtée qui revient toujours comme

⁴ Le premier colloque international des villes reconstruites s'est tenu à Brest dès 1983 sous l'intitulé «Villes reconstruites, villes à construire». Dix ans plus tard, déjà très active autour de la réévaluation culturelle et architecturale de son centre reconstruit, Lorient accueillait le second colloque. C'est à cette occasion que ce club s'est fondé, permettant d'impulser nombre d'actions culturelles.

un serpent de mer hanter les débats, ceux du conseil municipal par exemple en cet automne 2008 : avons-nous vraiment pris la bonne décision ? Comment entretenir ce mastaba dont le béton-Todt se dégrade plus rapidement que prévu ? Imaginons un instant ce port sans sa Base... Mais le maire qui s'est depuis longtemps pris de passion pour les débats et projets urbains tient bon, persiste et signe. Et l'architecture des années 1950 d'apparaître au fil de ses mots «blanche, tendue et structurée» : «depuis le début, je dis qu'il faut l'assumer, cette architecture, éviter de la contrarier, ne pas nier ce que Saint-Nazaire a été lors de sa reconstruction, au contraire». D'où, par exemple, le choix de ce mobilier urbain blanc et acier, comme si l'on avait au fond cherché à prescrire le symptôme pour guérir le patient, pari tenu avec la nouvelle avenue de la République, le projet matriciel en somme. «La ville est blanche. S'y conjugue cette lumière typique, laiteuse, des villes d'estuaire où l'eau se mélange à l'air». Restait à en convaincre Jean-Claude Decaux, nazairien certes, mais probablement moins touché que le maire par la lumière des villes d'estuaire. «Je ne sais pas s'il a souvent financé un mobilier qu'il n'avait pas dessiné, mais c'était ça ou l'absence de publicité en centre-ville. Il a fini par admettre notre choix». Tant pis pour les Nazairiens qui «voulaient ressembler aux autres villes, habitués comme les autres aux candélabres à l'ancienne».

Jean-Louis VIOLEAU
Sociologue,

CNRS-ENSAPM (École d'architecture Paris-Malaquais)

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages :

DIEUDONNÉ Patrick (dir.), *Villes reconstruites, du dessin au destin*, Actes du deuxième colloque international des villes reconstruites (Lorient), 2 tomes, L'Harmattan, Paris, 1994.

LE COUÉDIC Daniel, POPESCU Carmen, SATTOLO Rachel, *Art Public et projet urbain, Brest 1970-2000*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2008.

QUINTON Maryse et VIOLEAU Jean-Louis, *Architecture contemporaine en Bretagne, XX^e-XXI^e*, Coop Breizh, Spézet, 2009.

Articles :

GIRAULT Sylvain, «Saint-Nazaire : un pouvoir municipal (presque) sans partage», *Place Publique. Nantes/Saint-Nazaire, la revue urbaine*, n° 6 (dossier : «Le pouvoir des maires»), novembre-décembre 2007, pp. 31-36.

HAENTJENS Jean, JAUVIN Loïc, MINSSART Sophie, «À l'autre bout de l'estuaire, l'exemple de Ville Port», *Place Publique. Nantes/Saint-Nazaire, la revue urbaine*, n° 4 (dossier : «Île de Nantes : une ville se construit sous nos yeux»), juillet-août 2007, pp. 32-35.

NICOL Charles, «Saint-Nazaire, la métamorphose d'une image», *Place Publique. Nantes/Saint-Nazaire, la revue urbaine*, n° 7 (dossier : «Nantais, Nazairiens, qui sommes-nous ?»), janvier-février 2008, pp.30-32.

SICARD Daniel, «Reconstruction (de Saint-Nazaire)», *Place Publique. Nantes/Saint-Nazaire, la revue urbaine*, n° 12, novembre-décembre 2008, pp. 55-57.

VIOLEAU Jean-Louis, «"Notre reconstruction est atypique, c'est une chance" – entretien avec Norbert Métaire, maire de Lorient», *AMC-Le Moniteur architecture*, n° 171, juin-juillet 2007, pp. 83-85.

VIOLEAU Jean-Louis, «Joël Batteux et l'architecture», *Place Publique. Nantes/Saint-Nazaire, la revue urbaine*, n° 5, septembre-octobre 2007, pp. 125-128.

Débat :

AYRAULT Jean-Marc, BATTEUX Joël-Guy, MÉTAIREAU Yves, «Gouverner la métropole. Les maires dessinent l'avenir de la métropole», *Place Publique. Nantes/Saint-Nazaire, la revue urbaine*, n° 11, septembre-octobre 2008, pp. 6-17.